

Guerrera (Massimo)
Violence immobile

Publié :

Daniel Charles, Michaël La Chance, Louise Letocha, Jacques Bernard Roumanès, Louise Poissant (dir.). *Violence. Pièges du regard, The Deadly Seduction*. Société d'esthétique du Québec, 1992. (A l'occasion du IIe Congrès Mondial sur la violence et la coexistence humaine, tenu à Montréal du 13 au 17 juillet 1992.). Avec trad. angl.
« La violence immobile », p. 54-61,

La violence immobile [Guerrera]

« la guerre est universelleⁱ »

Il y a une violence immobile qui s'exerce sur les individus par un système de contraintes où la violence visible, et surtout audible, n'est plus qu'un simple moyen, une étape dans une gradation des pressions exercées sur autrui. Les médias ne parlent pas de cette violence immobile parce qu'elle est devenue un état de fait et n'a pas l'éclat d'un événement. Cependant le développement des communications a contribué à rendre visible cette guerre continuée par d'autres moyens : tous les degrés préliminaires sont mieux connus et lorsque l'on doit finalement avoir recours à la violence, alors les intentions de celle-ci sont affichées. Dans une société où tous les préliminaires et les buts visés dans la violence reçoivent une large diffusion médiatique, la violence appartient à une économie de moyens dont chacun peut calculer les coûts, elle appartient à une économie de tensions et de pressions médiatiques. Banalisée, cette violence semble perpétuer un rituel silencieux et mortifère, elle gère la circulation intime d'une mort sourde et profonde. « *Stade d'épuration synthétique* » de Massimo Guerrera semble mettre en scène cette circulation secrète entre les êtres en société, les canalisations d'une guerre universelle à laquelle on voudrait échapper par la *catharsis* de l'art.

La violence immobile a parfois des effets destructeurs plus profonds et plus étendus qu'un affrontement selon les règles, une paix étouffante et annihilatrice peut parfois aller plus loin dans la démesure et l'injustice que la guerre. Nietzsche prêtait une vertu régénératrice aux compétitions dans les disciplines artistiques comme dans « les luttes des partis politiques et des cités »ⁱⁱ. C'est l'affrontement des formes qui permet la régénération des formes. La violence apparaît lorsque le processus éristique (oppositions, antagonismes, lutte des contraires), par lequel sont régénérés les êtres, s'est lui-même dégénéré. On juge combien le mal est profond, lorsque la violence c'est la corruption des forces de régénération. Quand survient cet excès ? Lorsque l'économie des moyens de pression subit une rupture catastrophique; lorsqu'il y a

perte de la communication par laquelle se faisaient sentir ces pressions. Par exemple : lorsqu'on ne sait plus quels sont les intentions ni les auteurs d'actes terroristes.

Afin de prévenir de telles ruptures nous ne pouvons guère nier que la vie doit contenir la mort pour être féconde, que la paix doit ménager une place au conflit, que la violence est constitutive de notre réalité. Tout semble immobile lorsque toutes choses sont stables, bien ajustées dans leur identité. On pourrait rajouter : dans leur éternité, comme dans « *Ils semblaient vouloir dire quelque chose* ». Cette paix est mortelle quand elle veut éliminer les conflits et non pas seulement les régler. Elle répond à un besoin de croire dans l'existence propre des choses, à un besoin de croire aussi que les tensions inquiétantes que l'on perçoit dans la société ne sont que des perturbations dans l'image que l'on s'en donne. Mais cette paix n'est qu'un voile que la violence déchire. Afin de prévenir de telles ruptures il nous faut retrouver le savoir tragique, intérioriser les conflits qui nous entourent, accéder aux germes de violence que nous portons en nous, exercer une mesure dans l'ardeur qui se déploie et dans le délire qui suit son cours. Et cesser de se leurrer de contrôler à distance, depuis une raison souveraine, les impulsions de notre être irrationnel.

Dans le savoir tragique j'intériorise les conflits et je m'expose à mes conflits intérieurs. C'est le moment cathartique : je crois être touché par les émotions de l'acteur auquel je m'identifie, alors que ce sont mes propres émotions que je me permets de vivre, croyant que ce sont celles d'un autre. [Voir, rejet et identification : « *C'est lui je vous dis* », 1991] J'éprouve mon angoisse croyant que c'est celle du créateur qui est rejeté en marge. Le créateur va de lui-même dans le désert, exode, exil, *exit* — il se retire de parmi les vivants pour être davantage lui-même. Il emporte avec lui son monde de réflexions, de souvenirs, de rêveries, ... comme un roi qui entre au tombeau avec sa suite. Parce qu'il a choisi sa sortie du monde des vivants, il peut sur-vivre. La culture aura été le moyen sublimé pour le créateur de devenir un sur-vivant, de ressurgir dans les temps futurs où ses rivaux et lui-même seront morts.

Catharsis : je rentre dans ma vie de suivre la trace de qui veut sur-vivre, je me libère de ma violence en la découvrant comme étant celle de quelqu'un d'autre : la société depuis toujours permet cette circulation de la violence, cette canalisation des sèves toxiques, cette perfusion commune. La violence illimitée et meurtrière est bridée par un dispositif culturel qui parvient à l'inverser, sinon la scinder pour la charger en partie sur la victime tragique. Cette violence qui prend la victime comme relais ne s'épuise pas en celle-ci et oblige cette victime à prendre part à son débordement incessant.

Quelle est la vision d'une société soumise à une violence immobile? C'est l'État comme ensemble de nœuds noués les uns aux autres. C'est l'État noué sur lui-même, où les tensions synarchiquesⁱⁱⁱ sont maintenues par les liens les plus resserrés. Y ouvrir une perspective c'est défaire des liens internes. Car rien ne serait perceptible si les choses étaient absolument resserrées ou séparées absolument. Elles sont perçues dans le moment où nous nous apercevons qu'elles sont compossibles entre elles, comment elles forment un monde. Cette violence qui rend les choses visibles ne peut être perçue que lorsqu'elle est nue, force de *dénouement* perçue en dehors des liens. Lorsqu'elle assemble, noue et régénère les choses, nous la nommons alors Société, Histoire, Providence, Destin, ... — nous ne voyons cette violence que lorsqu'elle

jaillit dans l'excès. Car tout découpage de la réalité pour en tirer des identités est sanglant.

Notre civilisation se présente comme le triomphe de la Raison, elle est caractérisée par la prédominance d'une « raison des ensembles ^{iv} » qui se refuse à comprendre les contraires, qui fait violence aux différences lorsqu'elle veut les assembler. Cette raison veut pousser notre intelligence vers la totalité sans risquer d'être syncopée par la contradiction. Comme un écrivain qui voudrait s'interroger en profondeur sur l'écriture sans prendre le risque de découvrir qu'il lui faudrait l'abandonner. Comme un créateur qui voudrait accéder à une cohérence plus grande sans devoir passer par un moment de schizophrénie. L'existence humaine refuse de se rendre capable de son propre chaos, parce qu'elle se croit au-dessus de l'ordre. Ce refus des dispersions fécondes, et du chaos où la vie régénère son espace, engendre la violence.

Refus de notre chaos, refus aussi de notre indétermination fondamentale, de l'insuffisance de chacun. Chacun veut se retrancher des autres (c.-à-d. dénouer en les tranchant les liens qui nous relient aux autres), comme si nous étions tous de petites totalités. Chacun veut vivre comme s'il était autonome, éternel, sans partager un moment d'histoire avec ses contemporains [voir « *L'histoire des autres clouée dans le dos* »]. Chacun se retranche de l'humanité et, ce faisant, fait chuter dans son chaos personnel la Totalité dont il dépend. Et porte atteinte à la vérité qui lui restait au cœur de son délire.

Et puis il y a l'autre extrême : nous n'avons aucune autonomie, tout le monde vit dans la même tête, la tête d'un Autre où chacun n'est que synapse, sinon ce que les synapses mettent en rapport dans le cerveau comme « grand nœud inextricable^v ».

L'accroissement illimité de la violence

Il importe que les choses s'opposent dans les bornes fixées par les lois. Cependant la violence *dénoue* les choses lorsqu'elle devient désordre qui échappe à tous les pouvoirs, désordre qui ne s'épuisera pas de lui-même, qui ne peut manquer de croître indéfiniment. Nous sommes passés d'une société brutale aux moyens meurtriers peu développés, à une société où ingénieurs et médecins ont collaboré à développer des outils meurtriers qui entraîneront la dissolution de tous les liens : l'inconcevable *dénouement*. L'homme, en s'éloignant de la vie agonique, a créé une violence mécanique qui sourd entre les choses sans les ressouder ensemble, et que rien ne peut arrêter. C'est parce qu'il est lui-même marqué au fer d'un chiffre, ou encore bâillonné et ligoté, comme dans « *Nature vivante C-685* », que l'homme ne ressent pas l'effroi que ne manqueraient pas de provoquer en lui ces calculs destructeurs, ces économies des moyens de pression. La violence portée à l'ordre des choses se met hors de portée des représentations qui reposent sur cet ordre.

L'homme s'efforce de dominer et d'exploiter tous les autres vivants par une violence raisonnée. Ce qui le conduit à une haine du vivant qui met en péril la stabilité de la nature et porte atteinte à l'ordre du monde. Chacun se veut le sur-vivant : littéralement, le vivant au dessus des autres. Chacun s'engage dans ce processus d'« *Épuration par les extrémités* ». Dans un processus où la mort s'érige au-dessus de la vie et s'impose comme la seule limite à la violence. La mort fait alors irruption comme sur-violence qui souffle la première, comme on éteint une flamme d'un soufflet, de l'attiser trop brutalement. Voilà où conduit cet orgueil, l'homme conçoit

une haine du vivant parce qu'il meurt. Voilà où cela se noue : l'homme entre dans la démesure parce qu'il n'accepte pas d'être mortel et que seule la mort peut brider cette démesure. Dès lors, l'homme s'incarne dans le désordre, il trouve sa consistance dans son opposition à la mort, la seule loi qui tienne bon contre lui. Chacun, en particulier, sera d'autant plus violent qu'il sera tout entier, désespérément, arc-bouté contre la mort.

ⁱ. Cf. Héraclite, Fragments, trad. et comment. M.Conche, Epiméthée, PUF, 1986, p.437. Frag. 128 Conche, 80 Diels-Kranz.

ⁱⁱ. F. Nietzsche, Ecrits posthumes, 1870-1873, Gallimard, 1975, p.231.

ⁱⁱⁱ. Cf. Héraclite, frag. 10 Diels-Kranz, 127 Conche; trad. Conche, p.433. Cf., pour ce pouvoir s'exerçant sur tous à travers tous, les magistratures collectives évoquées par Aristote, Politique, 4, 14, 4.

^{iv}. Jean Bollack & Heinz Wismann, Héraclite ou la séparation, Minuit, 1972, p.83.

^v. Cf. George W.Gray, « The Great Ravelled Knot », Physiological Psychology : Readings from Scientific American, San Francisco, W.H.Freeman, 1975.